

Roberto Miguelez, *L'émergence de la sociologie*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1993, 175 p.

Alain Lavallée

Numéro 26, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1002606ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1002606ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie - Université du Québec à Montréal

ISSN

0831-1048 (imprimé)

1923-5771 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lavallée, A. (1996). Compte rendu de [Roberto Miguelez, *L'émergence de la sociologie*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1993, 175 p.] *Cahiers de recherche sociologique*, (26), 180–183. <https://doi.org/10.7202/1002606ar>

Cultural Studies (l'école de Birmingham et ses suites) dans l'élaboration de positions politiques claires et sans équivoque; Eagleton affirme: «Toute méthode ou toute théorie qui contribuera aux buts stratégiques de l'émancipation humaine, à l'apparition de "personnes meilleures" par la transformation socialiste de la société, est acceptable» (p. 207). On ne pourrait en effet que se réjouir de ce programme. Mais lorsque l'auteur admet, quelques pages plus loin, que: «La crise actuelle dans le champ des études littéraires est fondamentalement une crise de définition du sujet» (p. 210), on est en quelque sorte renvoyé à interroger justement dans cette perspective l'ensemble des théories qui ont tenté de saisir un au-delà à la disparition du «sujet historique», et que l'ouvrage s'est efforcé de critiquer dans une autre perspective. Le type d'examen requis par la théorie littéraire dans le contexte contemporain est sans doute politique dans une certaine mesure. Mais l'exigence de reconnaissance du type de médiation symbolique que représente la notion de politique elle-même pose nécessairement la question des possibilités d'articulation des autres types de médiations symboliques qui interviennent dans la composition de la socialité et de ses modes d'expression propres (littérature, critique littéraire ou autres). Je ne crois pas que, par souci d'«efficacité tactique», on puisse réellement se passer de faire l'analyse plus fine de ces articulations. La sociologie, à ce titre, pourrait être d'un précieux secours.

Bref, l'ouvrage d'Eagleton a le courage de ses convictions, et l'introduction générale qu'il nous donne de la «scène» de la critique littéraire est valable, en dépit des quelques réserves exprimées ici. Eagleton s'engage résolument dans la voie de la polémique. Ce qui ne veut pas toujours nécessairement dire la voie de la politique, qui reste à mes yeux plus complexe que cela.

Jean-François CÔTÉ
Département de sociologie
Université du Québec à Montréal

Roberto Miguelez, *L'émergence de la sociologie*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1993, 175 p.

Cet ouvrage de Roberto Miguelez vise à répondre aux deux questions suivantes: Pourquoi au XIXe siècle apparaît-il une réflexion à *prétention scientifique* sur la socialité humaine? Pourquoi cette *science des sociétés* naît-elle en France, en Angleterre et en Allemagne?

Les quatre premiers chapitres couvrent respectivement les conditions historiques, socioéconomiques, politiques et idéationnelles de

l'émergence de la sociologie en Europe. Dans un cadre assez classique, Miguelez retrace l'évolution des sociétés européennes du précapitalisme au capitalisme marchand, puis au capitalisme industriel. Il met en résonance «le rapport intime qui existe entre les nouvelles sciences sociales et le capitalisme industriel, en particulier entre celui-ci et la sociologie» (p. 6).

La seconde partie de l'ouvrage nous présente de manière synthétique l'œuvre de ces penseurs importants de la sociologie que furent Marx, Durkheim, Comte, Weber, Spencer, et d'autres. Entre ces deux parties, la notion de paradigme sert d'arrimage. Elle permet d'établir une classification des différentes écoles de pensée en sociologie.

Ce livre d'introduction à la pensée sociologique intéressera tous les programmes de formation en sociologie. D'ailleurs, l'auteur nous indique qu'il a été écrit à des «fins pédagogiques» (p. 2). C'est pourquoi les commentaires qui suivent seront principalement d'ordre pédagogique et épistémologique.

Notons d'abord que l'auteur a fait le choix de ne pas insérer de suggestions de lectures ni de références bibliographiques ou de notes de bas de page pour les cinq premiers chapitres. Il oublie aussi dans certains cas d'indiquer les sources de certaines citations. C'est un choix qui nous apparaît discutable. À notre avis, il est préférable de suggérer au lecteur, à l'étudiant, divers moyens de satisfaire une saine curiosité intellectuelle, d'indiquer diverses pistes qu'il pourra explorer s'il le désire.

On relève aussi un autre petit problème qui pourrait être corrigé dans le cadre d'une édition ultérieure de cet ouvrage: au début de l'ouvrage, l'auteur nous informe qu'il étudiera l'émergence de la sociologie en Europe au XIXe siècle (France, Angleterre, Allemagne), puis, dès les premiers chapitres, il fait référence à Parsons (sociologie américaine du XXe siècle) et, dans la deuxième partie, il introduit l'œuvre du sociologue américain George Mead. Miguelez traite alors, en raccourci, des conditions socioéconomiques de l'émergence de la sociologie américaine (p. 146-148). Il serait souhaitable de clarifier cette question dans la première partie ou encore de préciser les rapports entre sociologie européenne et sociologie américaine.

Pour ce qui est des questions épistémologiques, Miguelez utilise l'important concept de paradigme que Thomas Kuhn a défini en 1962 dans son ouvrage *The Structure of Scientific Revolutions*. Important parce qu'il a fait basculer l'épistémologie, jusque-là surtout du

domaine philosophique, vers l'histoire des sciences, la sociologie des sciences et la psychologie. Kuhn reformule, en épistémologie, l'idée que les sciences se construisent. Toutefois, comme l'analyse de Masterman l'a montré¹, Kuhn employait, dans *The Structure of Scientific Revolutions*, le concept de paradigme de vingt et une manières différentes, ce qui laissait place à une certaine ambiguïté. Il retient deux sens principaux, à savoir, le sens de «matrices disciplinaires» (l'idée d'écoles de pensée construites autour d'approches méthodologiques) et le sens d'*exemplar* (l'idée d'une imagerie concrète ou de solutions typiques à des problèmes concrets).

En se référant à l'ouvrage de Kuhn de 1962, Miguelez est amené à présenter une approche floue du concept de paradigme, ce qui l'amène à des glissements de sens et à une confusion entre les notions de modèle analogique, d'approche méthodologique, de paradigme. Ainsi, Miguelez annonce qu'il fera appel à trois «paradigmes» — l'organicisme, le mécanicisme et le conflit —, alors que ces trois «paradigmes» sont en fait des modèles analogiques. L'organicisme se rapporte à l'analogie de l'organisme, le mécanicisme, à l'analogie de la machine et le conflictualisme concerne le conflit. Ces modèles analogiques sont des imageries concrètes qui relèvent de l'*exemplar* kuhnien.

Autre exemple, l'auteur souligne que le holisme et l'atomisme sont des types d'épistémologie. Il est vrai qu'ils contribuent à préciser l'épistémologie interne d'une science, mais il nous semble pertinent de préciser que le holisme méthodologique et l'atomisme (ou individualisme) méthodologique sont des approches méthodologiques. La méthode dialectique est un troisième grand type d'approche. Ces trois types d'approche méthodologique (holisme, atomisme, dialectisme) contribuent à la constitution d'écoles de pensée différentes, c'est-à-dire à des «paradigmes», mais dans le sens kuhnien de «matrices disciplinaires».

Les précisions que nous apportons nous incitent à repenser certaines classifications épistémologiques proposées par Miguelez. Par exemple, il classe l'œuvre de Mead (l'interactionnisme symbolique) dans l'organicisme. À notre avis, il faudrait ranger cette œuvre dans le constructivisme dialectique à dominante symbolique. Marx s'insère aussi dans le constructivisme dialectique mais à dominante matérialiste (ou matérialisme dialectique). Le «dialogue» entre individu et communauté qui caractérise l'œuvre de Mead et le «conflit» qui caractérise l'œuvre de Marx sont deux variantes du constructivisme

¹ M. Masterman, «The nature of a paradigm», dans I. Lakatos et A. Musgrave (dir.), *Criticism and the Growth of Knowledge*, Cambridge, Cambridge University Press, 1970, p. 59-79.

dialectique. Les auteurs ont recours à une approche dialectique afin de retracer la construction des sociétés.

Soulignons pour terminer que l'auteur fait preuve d'une grande finesse dans ses réflexions sociologiques en conclusion. Il se réfère en particulier à Habermas pour nous présenter une problématique de la communication entre individu et communauté, où l'un et l'autre se construisent mutuellement dans un dialogue itératif. Il nous semble que l'auteur propose une perspective qui ouvre des horizons susceptibles d'imprimer une nouvelle dynamique à la lecture de l'émergence de la sociologie.

Alain LAVALLÉE
professeur de sciences humaines
Collège Édouard-Montpetit

Isabelle Pailliarth (dir.), *L'espace public et l'emprise de la communication*, Grenoble, Ellug, 1995, 211 p.

Cet ouvrage collectif fait suite à un séminaire organisé par les auteurs dans le but de requestionner en profondeur le concept d'espace public dû à Habermas. Le groupe s'était donc donné comme objet d'analyser, comme le titre le dit très bien, les nouvelles formes que revêt l'espace public conséquemment à l'emprise de la communication sur la société actuelle (p. 8). L'approche s'articule autour de quatre thèmes, chacun faisant l'objet de deux articles: la «publicisation» des opinions (p. 17-64), l'objectivation de soi (p. 65-117), l'interpénétration de l'espace public et de l'entreprise (p. 119-162) et, finalement, les médias, les médiations et l'espace public (p. 163-191). En conclusion, sous le titre «Prolongements» (p. 193-205), Isabelle Pailliarth résume certains passages-clés de l'ouvrage et revient sur des aspects des questionnements ayant orienté les échanges du collectif en séminaire. Cette excellente contribution à la réflexion sur le concept central d'espace public se termine par une courte bibliographie (p. 207-211).

La première thématique, la «publicisation» des opinions, est traitée par Patrick Champagne, de l'Institut national de la recherche agronomique de France et du Centre de sociologie de l'éducation et de la culture, et par Érik Neveu, professeur à l'Institut d'études politiques de l'Université de Rennes I. Dans son article intitulé «"Opinion publique" et débat public» (p. 17-36), Champagne s'intéresse au mode actuel de production de l'opinion politique. Il examine la pratique de sondages et son rôle dans cette production de l'opinion publique et